Transitions vers la vie adulte et origines sociales : une enquête longitudinale en France

Claire Bidart, Daniel Lavenu

▶ **To cite this version:**

Claire Bidart, Daniel Lavenu. Transitions vers la vie adulte et origines sociales : une enquête longitudinale en France. Claire Bidart. Devenir adulte aujourd'hui : perspectives internationales, L'Harmattan-INJEP, pp.163-180, 2006, Débats-Jeunesse. halshs-00133025

HAL Id: halshs-00133025
https://shs.hal.science/halshs-00133025

Submitted on 23 Feb 2007

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

CHAPITRE IX

Se dire adulte en France : le poids des origines sociales

Claire BIDART et Daniel LAVENU

Tous les jeunes n'abordent pas le passage vers la vie adulte avec les mêmes atouts, dans les mêmes conditions, ni au même moment. Nous avons vu plus haut en quoi ces différences pouvaient tenir à des effets sociétaux, structurels ou culturels, parfois transversaux aux contextes nationaux. À une plus petite échelle, nous allons tenter ici d'explorer les « manières » de devenir adulte en fonction des classes sociales à l'intérieur d'un même pays.

On a pu parler à cet égard d'inégalités dans l'accès au monde adulte ou dans les temporalités du cheminement. Certains auteurs ont mis en lumière les écarts entre jeunes d'origine populaire et jeunes des classes supérieures dans les âges d'accès aux statuts et attributs liés à l'état d'adulte[1]. Au-delà de ces inégalités de départ et des différences dans la durée de la scolarité et dans l'étalement de la transition, les formes du processus lui-même sont variées : tous les jeunes ne suivent pas le même cheminement, les divergences ne se réduisant pas aux points de départ ou à des délais plus ou moins longs.

Nous ne sommes pas sûrs non plus que le point d'arrivée soit identique pour tous, ni même de bien savoir ce qui marque

la fin de la jeunesse. Qu'entend-on véritablement par « adulte » ? Cet état est considéré le plus souvent « en creux[2] », et rares sont les études qui le prennent pour objet[3]. Comment peut-on dire alors que le passage de certains seuils « fait » vraiment l'adulte ? Pourquoi pas d'autres seuils, intermédiaires ou plus précis[4], ou renvoyant à d'autres registres[5] ? Les reports, réversibilités et complexifications à l'œuvre autour de ces seuils nous incitent en tout cas à revoir leur pertinence[6].

Nous avons, dans ce contexte, jugé utile de demander leur avis aux intéressés. Cette question leur est en effet rarement posée[7] : pensent-ils, eux-mêmes, être adultes ? Un éclairage porté sur ces représentations de soi et des conditions du statut d'adulte permet de préciser et d'enrichir la notion[8], au-delà du constat d'un « report » des seuils ou de l'émergence d'étapes supplémentaires.

Une enquête longitudinale par panel auprès d'une cohorte de jeunes réinterrogés à intervalles réguliers nous permet de les « voir grandir » peu à peu[9]. Lors de la première vague de cette enquête qualitative en 1995, ils avaient entre 17 et 23 ans. Depuis, ils ont été rencontrés à nouveau tous les trois ans. Dans ces entretiens successifs, on voit à la fois se dérouler leur parcours, se dessiner les étapes biographiques, se modifier leur sentiment d'être (ou pas) adulte.

Tout au long des quatre vagues d'enquête, la filière éducative et la classe sociale d'origine se sont révélées très clivantes sur diverses thématiques. Ces différences nous rappellent qu'au moment où l'on parle beaucoup d'individualisation des parcours, des choix, des trajectoires, il est sans doute important de rappeler la force des héritages et des cultures de classe[10], mais aussi d'insister sur le fait que l'individualisation elle-même est sans doute inégalement et socialement distribuée[11]. La jeunesse apparaît par ailleurs comme « l'âge des classements[12] » ou comme « un moment privilégié d'observation de la genèse des positions sociales[13] ».

Nous cherchons à explorer ici les effets de l'origine sociale[14] sur les processus de transition vers l'âge adulte, non seulement au regard des statuts sociaux atteints et des calendriers de cheminement, mais aussi dans les sens donnés par les jeunes aux différents seuils biographiques et aux représentations de ce qu'est « être adulte ».

Qui se dit adulte ?

Nous avons donc posé à ces jeunes la question : « Est-ce que tu considères aujourd'hui que tu es adulte ? Pourquoi ? » suivie de quelques relances[15].

Lors de la seconde vague d'enquête, sur 66 jeunes, 16 se déclarent clairement adultes dont 13 d'origine populaire, 3 d'origine intermédiaire, et aucun d'origine supérieure. On note déjà une claire prépondérance des jeunes d'origine populaire à se dire adulte. En termes de niveau de diplôme, 8 de ces « adultes » ont un niveau scolaire inférieur au bac, 6 sont sortis avec un bac pro et 2 avec un bac ES ; 10 sont des filles et 6 des garçons.

Lors de la troisième vague d'enquête en 2001, parmi ces mêmes 66 jeunes, 23 se déclarent clairement adultes, dont 16 d'origine populaire, 4 d'origine intermédiaire, et 3 d'origine supérieure. 7 n'ont pas le bac, 7 un bac pro, 3 un bac ES, et 6 ont atteint un niveau bac plus deux au moins. Les filles confirment leur avance : 16 se sont déclarées adultes en vague 3, pour 7 garçons.

Ainsi, les personnes qui se déclarent adultes[16] proviennent davantage des classes populaires et sont de plus en plus majoritairement des filles.

Certes, ces jeunes d'origine populaire sont plus âgés : la moyenne d'âge en vague 2 de ces jeunes d'origine populaire est de 23,4 ans, 23,2 ans pour les classes moyennes et 21,3 ans pour les classes supérieures[17]. La moyenne d'âge de ceux qui se disent adultes est plus élevée (24,2 ans) que celle des jeunes qui se disent non adultes (22,5 ans). On constate donc en premier lieu un effet de l'âge. En outre, ils ont acquis certaines caractéristiques du statut d'adulte : parmi les 16 jeunes qui se disent adultes en vague 2, 8 travaillent, 8 sont au chômage et/ou au foyer et 10 ont au moins un enfant. Au même moment, 8 des 10 jeunes des classes supérieures qui se disent non adultes sont étudiants et aucun n'a d'enfant. De façon générale, les jeunes des classes populaires sont effectivement connus pour franchir plus tôt les seuils d'entrée dans la vie adulte.

Nous souhaitons pourtant aller ici au-delà de ce constat et voir si des « façons » de se déclarer adulte, d'hésiter, d'argumenter ne révéleraient pas d'autres effets de l'origine sociale. Pour cela, nous nous penchons sur leurs argumentaires : pourquoi se dit-on adulte ? Quels critères sont mobilisés ? Peut-on repérer des différences de classes à cet égard ?

D'emblée nous apparaît alors ce qu'il y a de problématique à mettre dans la même catégorie du « report » de l'entrée dans la vie adulte les propos d'Alexis[18], fils de menuisier et de femme au foyer, qui cherche du travail :

« Moi, si tu veux, je me considère comme un peu adulte, mais j'ai pas la vie d'un adulte, j'ai rien d'un adulte […]. Simplement, c'est que j'ai pas de vie de famille pour l'instant. J'ai pas de chez moi, j'ai pas de travail, j'ai qu'une voiture et un chien, alors je vais te dire… Pour moi, adulte, ça rime avec famille, avec maison, vie de famille, travail… […] Tant que j'aurai pas d'acquis, je pourrai pas dire que je suis un adulte. »

… et ceux de Nicolas, fils d'un directeur des services municipaux et d'une infirmière en libéral, étudiant en droit mais trois fois redoublant :

« Adulte, pour moi, c'est la fin de l'enfance, et je pense que j'ai encore beaucoup de côtés enfant. J'ai pas envie d'avoir trop de responsabilités tout de suite, d'être trop responsable. Je suis pas pressé… »

Nous comparons donc ici les argumentaires de deux populations opposées en termes de position sociale : les jeunes d'origine populaire et les jeunes originaires des classes supérieures[19].

Dans les classes populaires

Se dire adulte

Dès la seconde vague de l'enquête se déclarent adultes 4 garçons et 9 filles d'origine populaire, provenant de stages d'insertion (1 garçon et 7 filles) ou de bac professionnel (3 garçons et 2 filles).

Certains d'entre eux ont franchi très tôt l'ensemble des seuils conduisant vers la vie d'adulte. Par exemple, Étienne travaille en CDI, vit avec femme et enfant. Joseph, Suzie, Corinne travaillent et vivent en couple. Louisa travaille et vit seule avec son enfant. Plus centrées sur une seule dimension, 4 jeunes femmes inactives élèvent leurs enfants.

D'autres avancent avec bien plus de difficulté, ont eu du mal à trouver du travail et s'accrochent pour échapper à « la galère », engageant toutes leurs forces dans cet accès difficile à l'emploi et laissant loin derrière les projets de rencontre amoureuse et

de vie de famille. Ainsi, Rose ou Joël travaillent mais n'ont jamais vraiment eu de relation amoureuse, Patrice ou Sonia, un peu dans le même cas, habitent chez leurs parents…

Joël travaille en vague 2 comme serveur saisonnier et alterne la résidence en foyer et chez ses parents :

(Est-ce que tu dirais que tu es adulte ?) « Oui, je pense, du fait que je suis capable de subvenir à mes propres besoins, que bon, malgré tout ce qui a pu m'arriver, j'ai toujours réussi à assumer, surtout ça, assumer mon travail, assumer mes ennuis, assumer ma situation. C'est le fait d'assumer et puis… le fait d'être autonome, quoi. »

Trois ans après, son discours se réfère toujours aux épreuves et au fait de les « assumer » :

« Là où je deviens adulte, c'est quand ça me tombe dessus. Et puis, là, après, je gère les conséquences […]. Par exemple par rapport au décès de mon père, c'est là que je me suis senti changé […]. On perd un côté enfant, un côté illusoire […]. Quand j'étais plus jeune, ado, j'ai pris des claques, des coups de pieds au cul par la vie justement parce que j'étais insouciant et que je voyais tout en rose alors que maintenant, en devenant adulte et réaliste, j'ai appris à me méfier de tout ça, donc j'en prends moins. Ou, quand j'en prends, c'est moins fort. »

Joël assume ce qui lui « tombe dessus », de fait, et la part de l'acteur consiste là surtout à s'endurcir.

Souvent sont évoqués des éléments de statut dans les raisons d'être adulte. Là aussi, il s'agit surtout d'assumer les responsabilités qui ont surgi : on est adulte « de fait ». C'est ce qu'exprime Vanessa, jeune mère au foyer, en vague 2 :

(Pourquoi tu dis que tu es adulte ?) « Le fait d'être une maman, d'avoir deux enfants, un mari. Je sais que maintenant je suis adulte quoi, je suis capable de faire à manger, je suis capable de gérer les comptes, je suis capable de faire de tout quoi… »

De la même façon, Martine, autre mère au foyer en vague 2, affirme qu'« à partir du moment où tu as un enfant, tu n'as pas le choix, il faut être adulte ».

Ces jeunes doivent parfois en outre soutenir un parent, veuf ou divorcé, alcoolique, dépressif… et ce basculement vers d'autres rôles générationnels les conduit à devenir adultes assez brutalement.

Pour certains, les épreuves ont très précisément « daté » l'entrée dans la vie adulte, comme pour Sonia, sans emploi vivant chez sa mère, dont le père alcoolique, violent, s'est suicidé :

« Il y a des expériences pour lesquelles on mûrit moins vite et d'autres pour lesquelles on mûrit plus vite. » (Lesquelles… ?) « Mon père. Ce qu'il nous a fait endurer m'a fait mûrir plus vite. À 16 ou 17 ans, je pense que j'étais adulte. J'étais en âge de comprendre, de prendre des décisions déjà. »

Le courage des filles s'exerce parfois envers leur conjoint lui-même, moins mature. C'est le cas de Louisa qui, en vague 3, vit avec un nouveau compagnon :

« J'ai commencé à travailler, j'avais 13 ans, donc j'étais obligée d'être indépendante et bien dans ma tête parce que, sinon, ça n'aurait pas été […]. Déjà, avec Jérôme, il faut être adulte parce que le problème, c'est qu'il est un peu tête en l'air, il est un peu "je me fiche de tout", il faut le pousser aux fesses. Donc, si on est deux à être comme ça, ça ne peut pas marcher. Ça va que j'ai la tête sur les épaules parce que, des fois, ce serait joli… »

Pour elle aussi, il s'agit surtout d'assumer la réalité. Dans l'ensemble ces jeunes font l'expérience à la fois de leur solitude et du côté « noir » de la vie, tout en éprouvant leur capacité à prendre autrui en considération dans leur vision du monde et à endosser cette responsabilité.

Pour certains jeunes d'origine populaire, en particulier des filles, le fait d'avoir poursuivi des études nuance cette appréciation. Même si elles se disent elles aussi adultes « de fait », elles expriment le désir de rester encore un peu enfant, d'aimer jouer, etc. Pour elles, la période des études est un moment « magique », de bandes de copains et de gaieté que n'ont pas connu leurs parents, travailleurs précoces. Elles savourent un début d'ascension sociale sans être bien certaines que la vie professionnelle ne va pas être plus dure…

C'est le cas de Léa, fille de maçon, qui en vague 3 travaille comme commerciale dans une banque après des études de marketing :

(Est-ce que tu dirais que tu es adulte ?) « Je n'ai pas envie, mais oui… Oui, parce que je suis capable de m'assumer, parce que je suis capable de prendre des décisions, parce que je pourrais avoir la vie de n'importe qui est adulte […]. Si c'est à un niveau social, oui je suis adulte, je m'assume. Dans l'autre sens, entre ce que je suis et ce que j'aimerais être encore, c'est

différent. J'aimerais être encore la petite fille qu'on protège ou qui est insouciante, qui n'a pas à faire de chèques pour payer ses factures, qui n'a pas à aller au travail, qui a juste à aller à l'école avec son cartable sur le dos. Je l'ai fait jusqu'à 23 ans, c'est pour ça que je peux dire ça. Mais oui, je suis adulte. »

Le fait de se dire adulte chez ces jeunes d'origine populaire est donc essentiellement pragmatique : envie ou pas, la vie sociale les a « faits » adultes.

Parmi les événements biographiques les plus à même de « faire l'adulte », la parentalité revêt un statut particulier, dans la mesure où elle constitue un « saut » générationnel. Pour les jeunes qui ont franchi ce seuil, le plus souvent c'est celui-là qui fait le passage. Ainsi Étienne, déjà père en vague 2, assume cette responsabilité : « Disons que, le fait de se mettre en appartement, déjà, on prend de la responsabilité. Et, maintenant, je suis obligé de nourrir ma famille, j'ai encore plus de responsabilités étant donné que j'ai une fille. Donc je me considère comme ça, à cause de la responsabilité que j'ai. J'ai la responsabilité de deux personnes : ma femme et ma fille. » (Et tu assumes ?) « J'assume. »

Il arrive pourtant que, même assumée, cette nouvelle condition laisse percer une part de regrets et réveille l'envie de ne pas vieillir trop vite. Jérémie l'exprime à sa façon : « Moi, je me sens gamin. J'aimerais bien rester comme ça tout le temps. Malgré que je sais que j'assume plein de choses, que j'ai la tête sur les épaules, non, je me sens gamin […]. Je n'ai pas envie de devenir un vieux con, j'en ai vu assez comme ça. J'ai envie de rester jeune, de rester cool […]. Non, mais ça fait peur, adulte… Je le sais que je suis adulte, malgré que dans ma tête, non, je ne pense pas. Je n'ai pas envie d'être adulte. »

Là aussi s'impose une vision sociale de l'adulte, même si pointe une contradiction avec la représentation de son développement personnel. Le fait d'être adulte est opposé à la joie de vivre, et le passage est difficile, comme l'exprime aussi Nadège :

« Je rigole encore pour des conneries, de la bêtise, c'est pour ça qu'on se dit qu'on n'est pas des vrais adultes. On aime encore trop faire la fête. » (Il y a eu des moments où tu as été plus adulte ?) « Oui, quand ça touche Chloé [sa fille] et que tu as des décisions à prendre, ça ne rigole plus. »

Même pour ces jeunes des classes populaires, très réalistes, pointent quelques regrets pour l'insouciance de l'adolescence

et de ses fêtes… Cela étant, ils n'hésitent pas : on est adulte, on assume, on n'a pas toujours eu le choix, on n'en a pas forcément envie, mais les impératifs de la vie sociale sont là.

Se dire non adulte

Pourtant, d'autres jeunes d'origine populaire se disent, eux, non encore adultes. Parmi eux, 2 étaient en stage d'insertion à l'origine, 5 ont eu un bac professionnel, et 2 un bac ES. On trouve 4 garçons et 5 filles.

Certains d'entre eux semblent surtout « empêchés » de l'être. Comme Alexis cité plus haut, il leur manque trop d'éléments « objectifs » du statut d'adulte pour pouvoir y prétendre. Si certains travaillent, ils savent leur emploi très précaire et n'ont souvent pas assez de ressources pour prendre un logement. Ils aspirent beaucoup à avancer vers l'indépendance mais n'y parviennent pas. Ces jeunes-là ne sont pas adultes mais aimeraient l'être, car ce serait alors surtout avoir ce qui leur manque : un travail, un appartement, un enfant, mais aussi un ou une amoureux(se), de l'argent…

Ainsi, pour René, qui en vague 2 vit chez sa mère et cherche du travail : « Non, tant que je n'aurai pas mon salaire et plusieurs années de cotisation dans une caisse de retraite, je ne serai pas adulte… Le salaire, c'est vraiment là où tu peux t'assumer, où tu es vraiment seul. Donc, à la rigueur, le salaire c'est l'accomplissement, c'est l'indépendance. »

Nombre de ces jeunes se trouvent par ailleurs pris dans des liens de solidarité avec des parents plus ou moins dépendants, obligations qui les contraignent encore. Il est alors difficile pour eux d'avoir des repères. Une certaine perplexité au regard du monde adulte s'est peut-être construite dans cette confrontation avec les difficultés des parents. Le cas de Diane, jeune précaire vivant chez sa mère alcoolique, « coincée » par le soutien qu'elle pense lui devoir, est éclairant à cet égard. En vague 2, elle parle ainsi de sa mère :

« Pendant longtemps elle s'est reposée sur moi, et ça, c'est lourd. Moralement. Je l'écoutais tout le temps, j'étais toujours là pour l'écouter […]. Je rentrais du collège et il fallait que je fasse mes leçons et que je fasse à manger pour ma petite sœur et moi. » (Parce qu'elle, elle le faisait pas ?) « Non parce qu'elle buvait, alors forcément… »

Trois ans après, elle a du mal à parler de ce qu'est un adulte, le modèle identitaire lui ayant manifestement fait défaut :

(Est-ce que tu dirais que tu es adulte ?) « Je ne sais pas, parce que je ne vois pas ce que c'est adulte, déjà. Je connais des gens qui ont 40 ou même 50 ans, qui n'arrêtent pas de faire la fête, qui n'en ont rien à foutre. Il y en a à 20 ans qui s'occupent de leurs enfants […]. Je n'ai pas envie de dire que je suis adulte alors que je n'ai pas envie d'être adulte […]. » (C'est quoi l'image qui ne te plaît pas ?) « C'est l'image de mes parents. Parce que ma mère était alcoolique, parce que mon père est parti trop tôt, parce qu'ils ne m'ont pas montré des choses que j'espère montrer à mes enfants […]. À partir du moment où mon père est décédé, j'ai assumé beaucoup de choses que je n'aurais pas dû assumer… »

Dans certains cas, une partie des éléments de statut sont présents et appréciés, mais les autres font sentir trop lourdement leur absence pour que l'on se sente adulte. Serge, par exemple, estime que son travail fait de lui un adulte, mais sans vie amoureuse ne peut se déclarer « complètement » adulte.

D'autres jeunes n'ont aucun attribut « adulte » qui leur permette de prétendre à ce titre, mais dans leur cas c'est parce qu'ils poursuivent des études et vivent chez leurs parents. Là aussi, l'ambition de « s'en sortir » pour ces « transfuges » de classe prime sur le reste. Alice, jeune Antillaise fille d'ouvriers, poursuit des études supérieures de droit pour devenir avocat d'affaires. Ce projet mobilise toute son énergie au détriment de projets amoureux :

(Est-ce que tu dirais que tu es adulte ?) « Non. Je fais preuve d'immaturité. Dans ma relation aux autres, je suis encore immature. J'ai un caractère encore trop enfantin. Je ne suis pas prête à vivre en couple comme Barbara, je n'ai pas envie d'avoir d'enfants maintenant, je ne suis pas sûre d'avoir envie d'avoir un copain maintenant, j'ai envie de vivre toute seule. C'est assez égoïste, mais ça doit être ça l'immaturité, le fait d'être bien chez ses parents. »

Trois ans après, Alice vit toujours chez ses parents, passe sa capacité en droit, et son futur travail est bien considéré comme le moteur principal :

« Je tends vers l'âge adulte. Et je sens que je n'y suis pas encore, et ça tarde d'ailleurs, je trouve, j'ai encore beaucoup de mal à me projeter. C'est pourquoi je te disais que j'avais envie de travailler aussi parce que je pense que ça, ça propulse, qu'on le veuille ou non. »

Pour ces jeunes issus des classes populaires, les éléments statutaires priment donc en « propulsant » de fait dans la vie sociale de l'adulte, même si dans certains cas d'ascension sociale le désir d'acquérir les attributs de l'adulte est nuancé par l'envie de rester encore un peu dans le monde joyeux de la vie d'étudiant.

Dans les classes supérieures

Se dire adulte

Aucun jeune issu des classes supérieures ne se dit adulte en vague 2. Quelques-uns donnent cependant des réponses mitigées : ils sont adultes par certains côtés, pas par d'autres. Ils travaillent presque tous et sont souvent des « battants », très professionnels et menant de façon autonome leur vie en solo, comme Sidonie, employée dans une agence de voyages à Paris :

(Est-ce que tu dirais que tu es adulte ?) « Pas tout à fait encore, mais presque. Il y a le fait que je vive comme un adulte : je travaille toute la semaine, le week-end, il faut faire les courses. En fait, les choses quotidiennes qu'on ne fait pas quand on est adolescente. Mais il me reste un petit côté jeune parce que je sors en boîte, etc., je fais encore des choses d'adolescente […]. C'est moi qui me dis qu'il me reste encore une part d'adolescence. Quand on est adulte, c'est quand on est installé dans sa vie, qu'on vit en couple avec les enfants. Mais avant, on est quand même encore libre. » (C'est quelque chose qui te tente ?) « Oui, mais pas pour le moment. Je veux en profiter d'abord, et après être adulte… »

D'autres, moins indépendants, ont néanmoins pris une certaine distance avec leurs parents après avoir décohabité tout en restant à leur charge, ce qui leur permet sans doute de se dire « en partie » adultes. Mais dans tous les cas, le fait d'être vraiment adulte ne les tente pas vraiment…

Se dire non adulte

En vague 2, 2 garçons et 3 filles issus des classes supérieures se disent très nettement non adultes.

Les choses sont claires pour Denis, par exemple, qui ne se sent pas plus adulte en vague 3 qu'en vague 2 :

« Un, parce je ne m'assume pas financièrement et deuxièmement, je pense que tu es adulte quand tu commences à faire quelque chose de ta vie, c'est-à-dire quand tu es en couple, mais vraiment en couple. Je n'ai jamais habité avec une copine par exemple. À mon âge, il y en a plein… Donc quand tu te maries, que tu commences à bosser… »

Pour une partie d'entre eux, c'est « d'évidence » : étudiants au long cours et souvent redoublants, parfois inactifs, sans « vraie » histoire d'amour et vivant le plus souvent chez leurs parents, ils se disent d'autant moins adultes qu'ils n'aspirent pas, contrairement aux jeunes issus des classes populaires, à acquérir des éléments statutaires : un travail, pas tout de suite, une vie amoureuse, on a le temps, les parents financent la vie quotidienne, il n'y a pas lieu de se presser.

Simon, habitant chez sa mère et travaillant de temps en temps en intérim, n'en fait pas mystère : il n'a pas encore la capacité d'être adulte :

« Non, j'ai encore trop de choses à apprendre, vivre tout seul par exemple, je pense que j'en serais incapable […]. J'avoue que si j'avais un appart' tout seul, ce serait le souk et là, rien que de ce côté-là, je me sens pas adulte, je me sens pas capable de fonder une famille, je me sens pas capable d'avoir mon appartement. »

À la différence des jeunes d'origine populaire, ce ne sont pas les attributs en eux-mêmes qui font défaut, mais plutôt la compétence et sans doute l'appétence à leur égard. Si pointe parfois un sentiment de culpabilité, c'est dans un malaise plus général, comme pour Florence qui continue à « stagner », comme elle le déplorait déjà en vague 2 ; pour elle, avancer vers l'état d'adulte, ce serait :

« D'être moins tournée sur moi, déjà. D'aller mieux pour pouvoir continuer à avancer. Ne pas tout laisser défiler à côté, arrêter de laisser filer le temps, de passer des journées à déprimer sans rien faire… »

Élodie, en vague 2, elle non plus ne se sentait pas adulte :

« Pour plein de choses… Il y a des trucs que je fais toujours pas, par exemple, conduire, tout bêtement. Et je me sens pas adulte pour ça, j'arrive pas à prendre par exemple la responsabilité d'une voiture… Il y a des trucs pour lesquels je suis absolument pas mature, je le sais. Et puis, en général dans mes relations amoureuses, je suis vraiment pas stable, là-dessus, il y a une question de maturité… »

Mais, en vague 3, Élodie a trouvé un travail, un copain, et a quitté ses parents pour vivre avec lui. Elle se déclare alors adulte, pour des raisons diverses :

« Être adulte, c'est le fait d'avoir un but dans la vie, aussi […]. D'avoir une idée, pas une idée de ce que tu veux être mais des idées précises sur ce dont tu as besoin dans ta vie, sur ce qui te rend heureux ou malheureux et qu'est-ce que tu dois faire pour arriver à être heureuse. »

Ces jeunes plus « dotés », plus à l'aise dans le discours et dans l'abstraction, parlent bien davantage de la façon dont ils se « sentent », de ce qu'ils sont plus que de ce qu'ils ont. Bien des propos décrivent surtout l'évolution de la personne : être plus raisonnable, réfléchi, autonome « dans sa tête », proche de « soi-même »…

Ils expriment également davantage de doutes sur ce que c'est qu'être adulte et « ratiocinent » infiniment sur ce qui leur convient ou pas dans cette idée, en retiennent ce qui leur plaît, repoussent les autres aspects…

Ainsi pour Samuel en vague 2, qui est étudiant et vit chez sa grand-mère :

« Je ne sais pas ce qu'est être adulte […]. Je ne pense pas qu'il y ait d'âge adulte. Je pense qu'on est toujours en évolution […]. Quand on me dit "Monsieur", c'est quelque chose qui me gêne. Pour moi, je suis un jeune encore. Pour moi, un adulte, c'est quelqu'un qui est rangé, et je ne le suis pas encore. »

Trois ans après, Samuel a abandonné ses études d'histoire, fait une formation d'éducateur en parallèle avec un emploi, et vient de s'installer avec une copine :

« Je dirais qu'il y a des moments où je suis adulte et d'autres moments où je suis enfant. On a différents états du moi qui agissent à des moments… Moi, dans mon travail, je suis souvent confronté à ça, de me dire : "Là, tiens, t'es le parent, tu as ce rôle de parent impliqué par ta fonction…" À d'autres moments, tu es aussi l'enfant parce qu'il faut partager des plaisirs. Après, dans ma vie de tous les jours, je me sens adulte par rapport aux choix que je fais, à ce que je mène, mais j'ai encore aussi envie des fois d'être enfant et de m'amuser. »

Encore et toujours, l'adulte évoque le « grave » par opposition au plaisir, à l'amusement, à la gaieté. Ici sont distingués les rôles sociaux qui rapprochent ou éloignent du modèle de l'adulte. Selon les domaines, mais aussi selon les situations, la

fonction occupée, le rôle à jouer, le regard d'autrui, le moment de la journée… on se « montre » plus ou moins adulte. Le fait d'être adulte apparaît donc là très relatif[20].

Même si des avancées « objectives » en termes de situation sociale marquent certainement des pas importants, en particulier dans le passage des études au monde du travail, il reste que ces jeunes trouvent de nouvelles raisons de dissocier, de fragmenter et de repousser encore un peu plus loin le statut d'adulte.

Colette se « révolte » même un peu, en vague 3, contre la question, exprime ses hésitations, négocie, comme bien des jeunes parmi ces étudiants prolongés :

« Elle est un peu chiante cette question […]. Le terme adulte, ce n'est pas un état. Je ne vois pas ça comme un état : tiens, tu passes, hop ! Tu es adulte ! Je te dis, cette notion d'adulte ne me touche pas du tout, en fait. Je ne vois pas ce qu'il y a de concret dedans, je ne vois pas la transition, l'étape. Je suis désolée, mais la notion d'adulte, l'état d'adulte, je ne vois pas ce que c'est. »

On identifie ici comme un « effet de mirage » : plus on s'approche de l'état d'adulte, moins on le voit clairement… et plus on le tient à distance.

Le seuil « ultime » de la parentalité est nettement retardé par les jeunes des classes supérieures. Ici, on les voit de plus assumer ce report et accepter l'idée de se trouver « égoïstes ». La peur de perdre leur insouciance leur fait repousser encore un peu cette échéance, comme le dit Agnès par exemple en vague 3 :

(En quoi tu ne l'es pas, adulte ?) « Je ne suis pas prête aujourd'hui peut-être à faire des enfants. Je suis un peu égoïste encore. Aujourd'hui, c'est un peu moi, moi et moi. » (C'est quoi être adulte, pour toi ?) « C'est assumer sa vie de A à Z et de se dire qu'on est prêt à l'assumer pour quelqu'un d'autre. »

Il arrive pourtant que même la parentalité ne suffise pas à franchir le pas et à se considérer comme un adulte[21]. Même là, la subjectivité établit encore une marge. Cathy, par exemple, issue des classes moyennes, travaille et a eu en vague 3 une petite fille :

« Ça me rend maman, mais pas adulte […]. Disons que je ressemble à un adulte dans le sens où, par rapport à Charline [sa fille], il faut être sérieux, il faut être responsable […]. Les adultes, c'est ceux qui ont déjà leur maison, qui sont propriétaires, qui ont leur vie toute tracée. Pour moi, ma vie, au niveau travail, elle n'est pas tracée. Elle est tracée dans le sens de la

famille mais, pour moi, adulte, c'est quelqu'un qui a, pratiquement, pas sa vie finie mais sa vie tracée, qui a tout ce qu'il faut. »

Cathy éclaire ici un des aspects qui rend peut-être l'idée d'adulte si angoissante, à savoir ce côté « abouti », fini… C'est la fin du mouvement, presque la fin de la vie. On retrouve alors toute la réticence de ces jeunes qui, parentalité ou pas, n'ont surtout pas envie de se voir adultes. Ils se montrent donc bien moins enclins à se déclarer adultes, même lorsqu'ils en acquièrent les attributs, que les jeunes d'origine populaire. Reste à vérifier, dans les prochaines vagues de l'enquête, s'ils finiront par se dire adultes, et comment…

Conclusion

Que faut-il, donc, selon ces jeunes, pour être adulte ?

• « Avoir des éléments statutaires », répondent les jeunes d'origine populaire à qui ces éléments manquent ou ont manqué le plus souvent et à qui ces éléments suffisent largement, lorsqu'ils les acquièrent, pour se déclarer adultes. Ils ont plutôt tendance à subir les événements qui font d'eux des adultes « de fait », et à les « assumer ». Pour eux, le « mental » suit, ils « s'endurcissent » comme adultes même s'ils n'ont pas toujours envie de l'être.

• « Le sentir et le décider, mais surtout pas tout de suite » disent les jeunes d'origine supérieure en repoussant toujours un peu plus loin l'échéance et en insistant sur l'aspect subjectif de cette transition. Plus abstrait, leur rapport à l'état d'adulte est aussi pour eux plus personnalisé. Les seuils franchis comme le regard des autres restent négociables, aménageables. On joue avec l'idée, comme on joue avec le poids des événements ou des relations, et on décide de ses capacités.

Le niveau de diplôme joue un rôle apparemment moindre ici que la classe sociale : si pour certains jeunes d'origine populaire les études universitaires rapprochent des classes moyennes et supérieures dans le fait d'exprimer l'envie de rester encore enfant, de façon générale l'entrée dans la vie adulte reste plus « évidente » pour eux dès que les conditions y sont favorables.

Ainsi l'origine sociale, au-delà des différences dans les calendriers biographiques, marque-t-elle les représentations de ce qu'est « être adulte ». L'effet des seuils biographiques s'avère plus net « en soi » pour les jeunes d'origine populaire que pour les jeunes

des classes supérieures, pour qui ces passages doivent en outre être « entérinés » dans leur tête… Les différences se portent sur le rapport aux événements de la vie, sur le rôle plus ou moins actif que l'on s'y attribue, sur la façon dont on les accepte de fait ou dont on les manipule. On dévoile ici des inégalités dans ce qui est assumé : le pouvoir de reporter l'échéance ou l'acceptation contrainte des circonstances qui « font » l'adulte. Certains auteurs distinguent ainsi, dans le processus de socialisation, l'individualisation « active », propre aux jeunes situés sur les trajectoires « supérieures », de l'individualisation « passive » plus spécifique aux jeunes situés sur les trajectoires « inférieures[22] », ou encore l'individu « par défaut », désaffilié et abandonné, de l'individu « par excès », comblé et vivant dans « un subjectivisme sans rivage[23] ». Il est dès lors important de ne pas généraliser en englobant d'un seul geste et à l'identique tous les jeunes et toutes les biographies dans un hypothétique processus d'individualisation à l'échelle historique. Nous pouvons constater en effet que les degrés et les formes de contrôle sur les événements de la vie soulignent le clivage social et l'inégale distribution des ressources à cet égard.

Il reste que bien peu de ces jeunes voient cette avancée vers l'état d'adulte comme très positive, nous interpellant au passage sur ce qui leur est proposé comme perspective en la matière[24]… On doit également prendre garde à ne pas dissocier exagérément une jeunesse qui serait toute en « creux », en attente, d'un état adulte défini lui comme un « aboutissement » statutaire confinant à l'immobilité définitive, mais plutôt réinterroger ces deux dimensions dans une perspective relationnelle[25], avec une combinatoire complexe, voire une tension entre diverses dimensions[26].

Nous avons pu éclairer ici quelques formes et variations dans les conceptions de l'adulte et de soi comme adulte, les jeunes eux-mêmes, les plus dotés du moins, exprimant leurs doutes au regard de cette transition. Peut-être ne devrions-nous pas y voir uniquement un « report » frileux de leur part, ni en conclure, sur le simple constat d'une hétérogénéité et d'une complexité qui nous désarçonnent, à une « individualisation » des parcours. « Lors du passage à l'âge adulte, toutes les sociétés jouent la question de leur propre cohésion et de leur reproduction, tant du point de vue de la structure sociale que de celui de la reproduction subjective », ce qui conduit à mettre en garde contre l'illusion bien moderne d'un sujet autoréférencé[27].

Plutôt que baisser les bras devant la perturbation historique des modèles linéaires classiques, plutôt que méconnaître l'existence actuelle d'inégalités sociales ainsi que de formes très modernes de division et de reproduction sociale, nous pourrions, au-delà des âges et des ordonnancements des seuils biographiques, nous intéresser davantage à la « matière » qui fait l'adulte, à la composition temporelle des identités d'adulte dont les ingrédients ne sont pas nécessairement finis, ni les mêmes pour tous.

Notes

1. Voir en particulier BATTAGLIOLA F., « Itinéraires de passage à l'âge adulte. Différences de sexe, différences de classe », *Sociétés contemporaines*, n° 25, 1997, p. 85-103 ; BOURDIEU P., « La jeunesse n'est qu'un mot », *Questions de sociologie*, PUF, Paris, 1984 ; MAUGER G., *Jeunesses et sociétés. Perspectives de la recherche en France et en Allemagne*, Armand Colin, Paris, 1994.
2. « La sociologie de la jeunesse est inévitablement une sociologie implicite de la vie adulte », in PUGEAULT-CICCHELLI C., CICCHELLI V., RAGI T. (dir.), *Ce que nous savons des jeunes*, PUF, Paris, 2004, p. 221.
3. Citons BOUTINET J.-P., *L'immaturité de la vie adulte*, PUF, Paris, 1998.
4. Voir, dans ce même ouvrage, « Modèles de passage vers l'âge adulte : la Suisse, au carrefour des cultures européennes », par Laurence Thomsin et Jean-Marie Le Goff.
5. GUILLAUME J.-F., LALIVE D'EPINAY C., THOMSIN L. (dir.), *Parcours de vie. Regards croisés sur la construction des biographies contemporaines*, Éditions de l'université de Liège, Liège, 2005.
6. « Rites et seuils, passages et continuités », *Agora Débats/Jeunesses*, n° 28, 2002.
7. Quelques exceptions méritent d'être notées : voir LE GALLES P. , « Les étudiants et leurs familles : entre dépendance et autonomie négociée, un idéal de cadre », in GALLAND O. (dir.), *Le monde des étudiants*, PUF, Paris, 1995 ; PLUG W., ZEIJL E., DU BOIS-REYMOND M., « Young people's perceptions on youth an adulthood. A longitudinal study from the Netherlands », *Journal of Youth Studies*, vol. 6, n° 2, 2003, p. 127-144 ; GAUDET S., « Responsabilité et socialisation au cours du passage à l'âge adulte. Le cas de jeunes adultes de la région montréalaise », thèse de doctorat, université du Québec, 2002.
8. BIDART C., « Se dire adulte », in JUAN S., LE GALL D. (dir.), *Conditions et genres de vie. Chroniques d'une autre France*, L'Harmattan, Paris, 2002, p. 153-169. Pour une recherche combinant des données qualitatives et quantitatives, voir VAN DE VELDE C., *Devenir adulte. Sociologie comparée de la jeunesse en Europe*, thèse pour le doctorat de sociologie, Institut d'études politiques, Paris, 2004.
9. À l'origine, 87 jeunes, garçons et filles se trouvant à Caen en classes de terminale ES, de terminale de bac professionnel ou en stage d'insertion, ont été longuement interviewés. En 1998, 73 d'entre eux ont pu être réinterrogés, puis 66 en 2001 et 60 en 2004. Cette enquête a été réalisée par une équipe de chercheurs dans le cadre du LASMAS-IdL et du LEST, deux laboratoires associant le CNRS et des universités. Elle a été financée principalement par la Délégation interministérielle à l'insertion des jeunes, le

ministère de la Jeunesse et des Sports, le ministère de la Culture, la DRASS et la DRTEFP de Basse-Normandie, la MRSH de Caen, France Télécom R&D et la Caisse nationale d'allocations familiales.

10. Voir BOUFFARTIGUE P. (dir.), *Le retour des classes sociales. Inégalités, dominations, conflits*, La Dispute, Paris, 2004 ; CHOPART J.-N., MARTIN C. (dir.), *Que reste-t-il des classes sociales ?*, Éditions de l'ENSP, Paris, 2004.
11. CASTEL R., HAROCHE C., *Propriété privée, propriété sociale, propriété de soi*, Fayard, Paris, 2001 ; BLOSS T., « L'individualisme dans la vie privée : mythe ou réalité ? », *Projet*, n° 271, 2002 ; EVANS K., « Taking control of their lives ? Agency in young adult transitions in England and the new Germany », *Journal of Youth Studies*, vol. 5, n° 3, 2002, p. 245-269 ; LEHMANN W., « "For some reason, I get a little scared": Structure, agency and risk in school-work transitions », *Journal of Youth Studies*, vol. 7, n° 4, 2004, p. 379-396.
12. MAUGER G., « Les mondes des jeunes », *Sociétés contemporaines*, n° 21, 1995, p. 7.
13. BATTAGLIOLA F., « Itinéraires de passage à l'âge adulte. Différences de sexe, différences de classe », *op. cit.*, p. 85.
14. Cet éclairage prioritaire ici ne dénie pas pour autant les effets d'autres facteurs, comme le genre ou le niveau de diplôme. Cette dernière variable recoupe en partie la classe sociale d'origine, les effets de l'une et de l'autre apparaissant parfois distinctement dans le cas des « transfuges » dont nous avons quelques exemples.
15. Seules les vagues 2 et 3 sont prises en considération ici : la question n'était pas posée en vague 1, et la vague 4 est en cours de traitement.
16. Nous traitons ici les réponses clairement positives ou négatives ; il est important de noter cependant qu'à chaque vague d'enquête les réponses mitigées, du type « je suis pour une part adulte, pour une part non adulte », sont majoritaires.
17. Les élèves de terminale ES ont moins redoublé que les autres.
18. Les prénoms ont bien sûr été modifiés.
19. Nous ne traiterons pas ici des classes moyennes, qui se trouvent avoir en la matière une position… moyenne.
20. Voir LAHIRE B., *L'homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Nathan, Paris, 2001 ; DUBET F., *Sociologie de l'expérience*, Le Seuil, Paris, 1994 ; CICCHELLI V., *La construction de l'autonomie. Parents et jeunes adultes face aux études*, PUF, Paris, 2001 ; DE SINGLY F., « Et l'enfance qui finit », *Dialogue*, n° 153, 2001 ; RAMOS E., *Rester enfant, devenir adulte. La cohabitation des étudiants chez leurs parents*, L'Harmattan, Paris, 2002…
21. CICCHELLI V., « De fille à mère. Transformations des rapports entre les générations et définition de l'adultéité à la naissance du premier enfant », in MAUNAYE E., MOLGAT M. (dir.), *Les jeunes adultes et leurs parents. Autonomie, liens familiaux et modes de vie*, Presses de l'université de Laval, Laval, 2003, p. 201-222.
22. EVAN K., FURLONG A., « Niches, transitions, trajectoires… De quelques théories et représentations des passages de la jeunesse », *Lien social et politiques*, n° 43, 2000.
23. CASTEL R., HAROCHE C., *Propriété privée, propriété sociale, propriété de soi. Entretiens sur la construction de l'individu moderne*, Fayard, Paris, 2001.
24. CHAUVEL L., « Incertitudes générationnelles », *Comprendre*, n° 5, 2004, p. 161-175.
25. CICCHELLI V., « Les jeunes adultes comme objet théorique », *Recherches et prévisions*, n° 65, coll. « Jeunes adultes », 2001.

26. EGRIS, « Misleading trajectories : transition dilemmas of young adults in Europe », *Journal of Youth Studies,* vol. 4, n° 1, 2001, p. 101-118.
27. DELEST A., LIEGARD F., MARGUERIE G., « À l'âge où s'amuser tout seul ne suffit plus ; au croisement de la sociologie et de la psychanalyse », *Informations sociales*, n° 119, 2004, p. 58-69. Sur les dérives nées de cette illusion, voir également VIDAL J.-P., *Le labyrinthe aboli. De quelques Minotaures contemporains*, Trait d'union, Montréal, 2003.